

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Portrait d'écrivain

Louis Hamelin

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (1990). Portrait d'écrivain. *Lettres québécoises*, (58), 11–13.

Portrait d'écrivain

**AUTO
PORTRAIT**
Louis Hamelin

Quand on me parle de portrait, je devine bien qu'on ne fait pas référence à ma bouille de tous les matins, celle que me présente le miroir à travers quelques tristes taches de pâte dentifrice.

Pourtant, l'image n'est-elle pas tout ? Les anciens païens l'assimilaient à l'âme, rien de moins, et il paraît que les musulmans pensent encore profanation dès qu'on essaie de prendre leur photo pour la plaquer sur un passeport. La représentation, tout un terrorisme, ma foi ! Le problème c'est que des images, j'en ai déjà rempli tout un volume, et qu'on voudrait bien me prendre pour cet autre moi-même momifié que j'ai déjà livré, cet os à ronger, la pâture publique qui me sert de couverture. Les gens aiment mettre un peu de chair sur le celluloid, un peu de gras sur les caractères ou sur la pellicule. Il y a la tête de l'écrivain et il y a son texte, et il faudrait absolument que ça colle, qu'on puisse décomposer le processus magique, que ma parole parte vraiment de ma bouche à moi, avec preuves à l'appui. Bien sûr, il y a aussi ceux qui prétendent que l'œuvre doit se suffire à elle-même: l'orfèvre, on en a rien à foutre, on se sauve avec le miroir et ensuite on est libre de faire dire n'importe quoi à ce spectre qui est captif là, privé de son meilleur plaideur. Une réflexion, ça ne se défend pas, merde ! Les lecteurs sont si lâches. **Le vieux truc**

de la consubstantialité, ça revient toujours au galop, c'est

un réflexe inné, on n'a rien trouvé pour lutter efficace-

ment contre ça. Quel émoi ! Si le héros de *La Rage* a bel et bien hérité de moi, je suis un être violent, amer, j'adhère sans réserve aux bons vieux préceptes machistes gouvernant la société patriarcale, je suis mégalo et je mords comme une mygale. Et quoi encore ? Je suis un partisan inconditionnel du port d'arme obligatoire pour tous, je vois la vie en noir foncé beurré épais et je regarde à terre parce

que l'horizon est bouché. J'abhorre la banlieue et crache sur les études avancées, je ne crois guère en la possibilité de l'amour, mais suis en revanche un adepte de la sensualité tous azimuts, abonné à vie au désir à tout prix. Hum ! Il est grand temps que j'y aille de ma petite apologie de moi-même, je n'attendrai pas d'être mort, c'est trop facile, ou alors d'avoir déjà la coupe de poison à portée des lèvres, comme Socrate.

Premier point : la violence. La dernière fois que je me suis battu, j'avais environ neuf ans, peut-être dix, et je reconnais volontiers qu'on ne m'avait pas provoqué outre mesure. Simplement, il y avait ce vieux fond de querelle jamais vidée qui traînait dans l'air moite d'un soir d'été trop chaud. J'ai donné les deux premiers coups, ensuite je ne me souviens plus tellement. Mais à la fin je pleurais comme un bébé.

Qu'on me permette de signaler une autre pendable ignominie postérieure à cet incident: lors d'une partie de ballon-balai, à l'université, j'ai cinglé, comme on dit, un joueur qui galopait derrière moi et qui me soufflait déjà dans le cou avec la ferme intention de me faire épouser parfaitement les formes ondulantes de la bande. Le dit joueur ayant entretemps fortuitement glissé sur les genoux, mon coup de balai eut l'heur de l'atteindre en plein sur le citron, celui-ci étant heureusement, conformément au règlement, ceint d'un casque de plastique très résistant. Depuis cet incident, qui ne me priva que d'un nombre relativement réduit d'heures de sommeil, je n'ai pas commis la moindre incartade. Enfin, peut-être quelques torgnoles qui m'auront échappé dans un état de demi-sommeil, mais de ce péché-là, je me confesserai bien une autre fois.

Alors la violence ? Je vois bien que je vous ai acculés au silence. J'ajoute que si tout le monde

(ce n'est pas un souhait très sincère) écrivait des romans vibrants de pulsions malsaines, on trouverait bien moins de malfrats à l'affût au coin des rues. La catharsis, c'est bien mieux que tous ces cataplasmes sociaux sous forme de pétitions !

Bon, maintenant le machisme. Je dois d'abord préciser, pour ceux qui n'ont pu avoir de contact visuel avec certaines portions de mon épiderme, que mon anatomie ne s'orne d'aucun tatouage digne de ce nom, au sens technique du terme. Mais je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'il s'agit là d'un principe coulé dans le ciment. Ensuite, on aurait bien du mal à me rappeler un seul propos sexiste glané dans ma bouche sur une terrasse de la rue Saint-Denis, lors des mois caniculaires. **Et, au contraire de ces**

coquins dont nous constatons chaque jour les méfaits, je

n'ai jamais sifflé une fille, ce qui devrait militer en ma faveur même si je suis positivement inapte à tirer le moindre son de mes lèvres quand elles se mettent en rond. Car j'aurais pu être tenté d'apprendre uniquement pour embêter les passantes, non ? Mais surtout, bien qu'il aille de soi que chaque sexe possède ses engeances, je dois reconnaître que la plupart des filles que je rencontre sont plus intelligentes que la plupart des gars qui croisent mon chemin. Elles savent mieux fonctionner sans théories, sans a priori et sans piloris, et si cela suppose une certaine dose de naïveté devant la vie, ça vaut infiniment mieux que de se prendre pour un nombril. Donc, j'admire, je suis un inconditionnel imparfait et, au moment même où je couche ces mots sur le papier, ma conscience exécute des bonds d'allégresse dans mon cerveau.

Qu'étaient donc les autres chefs d'accusation ? Mégalomane... un peu, sûrement. J'arrête après le prix Nobel, promis. Ensuite, est-ce que je mords ? La main qui me nourrit, seulement. Pour le reste, en autant que les couches épidermiques soient concernées, dans le cadre d'un échange où cette pratique devient concevable, je suis plutôt passif, genre à offrir l'autre joue et l'autre côté du cou, ce qui peut vouloir dire passionné, dans certains cas.

Et les armes à feu ? Ici je dois passer aux aveux : d'un point de vue strictement esthétique, un vieux fusil de chasse est un des plus beaux objets que je connaisse. Mais comme toute chose que les êtres humains ont le pouvoir de manufacturer, les armes en général n'échappent pas à l'impératif d'agressive laideur qui constitue la règle dans de nombreux domaines de l'existence moderne. Il y a un détail que j'ai noté : on a habituel-

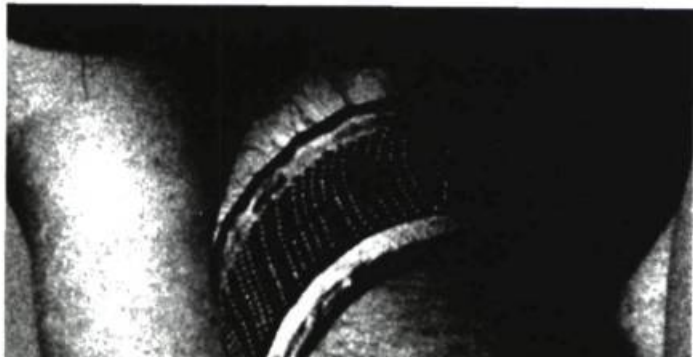
lement peur de ce qu'on ne connaît pas, et les gens qui, devant moi, ont manifesté la plus vive répugnance à la vue d'une carabine n'auraient visiblement pas su par quelle extrémité y faire pénétrer le projectile. Qu'est-ce que tu veux ? Chacun son *bug* dans cette vie. Moi c'est les autos. Et je vous jure que ça en tue en titi, des animaux, ça aussi. Et des humains itou.

Amer et pessimiste au dernier degré. Celle-là, on me l'a assez resservie, z'avez pas idée. C'est votre génération qui est comme ça ? Et ta sœur, elle est comment ? Parce que j'ai écrit un roman auxquels certains s'accordent à trouver des tons de ciel d'orage, il faudrait que je puisse produire sur demande ma carte de membre des Déprimés anonymes. En fait, je ne connais pas beaucoup de jeunes gens qui soient capables d'une bonne humeur aussi soudaine et aussi gratuite que la mienne. Je sais rire jaune, évidemment, mais mon hilarité peut aussi emprunter toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le problème, c'est que je suis doué pour passer sans transition du pinacle au pire que pire, de la joie sans excuse à un noir d'encre broyé menu. C'est ce qu'on appelle la cyclothymie, je crois. Qu'importe. J'aime bien la tragédie, mais je ne fais jamais exprès pour l'introduire dans ma vie. Je reste convaincu qu'on peut s'appeler Shakespeare et aller quand même boire sa chope de bière avec les copains après le travail, en laissant reposer les monceaux de cadavres dans le placard. Et ma génération ? L'horizon bouché ? Au moins, on n'a pas trop de bouches à nourrir. L'horizontale à perpète va finir par avoir raison. D'eux, de tout. Ça et leur préretraite.

La banlieue. Ah ! la banlieue ! Comme dirait l'autre, quelques-uns de mes meilleurs amis habitent la banlieue. Moi-même, j'ai vécu dans un bungalow à Pont-Viau et je ne désespère pas pour autant de devenir un jour un citoyen respectable et respecté. Et les études avancées : j'ai souvent entendu dire que l'arsenal des considérations théoriques était ce qu'il y avait de plus propre à tuer toute créativité chez l'artiste malheureux que la conjoncture confine aux bancs d'école. Or, il m'apparaît qu'un nombre important de ces aspirants et apprentis spécialistes des états d'âme arrivent en classe avec dans leur bagage une créativité déjà à moitié mort-née. Si on est infecté par le vrai virus, on survit sans peine à la prophylaxie pontifiante des docteurs en toutes lettres et aux séances de cours parfaitement aseptiques. Le vrai virus s'en nourrit, du formol des grands garants de la structure. L'important, c'est de mettre un paquet de gens ensemble, comme un bouillon de culture, et de bien ajuster son microscope.

Bon. Passons à l'amour, le désir, la sensualité. Watatow ! L'intéressante trilogie ! S'il y a bien un département, au sein du vaste centre d'achats moral qu'est devenue la fin du vingtième siècle, où la fiction peut efficacement jouer son rôle de masque plus ou moins transparent, c'est celui-là. Tous les coups sont permis : Marcel Proust, pédéraste précieux et érudit, qui nous laisse voir en son double littéraire un fieffé coureur de casaquin, à croire que *La Recherche*, ça ne serait que ça. Inversion, c'est le cas de le dire. Kerouac qui, à la fin de *Tristessa*, laisse derrière lui, à Mexico, l'angélique prostituée éponyme, vierge des atteintes de son pauvre corps de canuck en quête de sagesse. Ça, c'est ce que le roman dit. Mais à un ami, peu après son retour aux *states*, il confiera candidement : «Tu sais, j'ai fini par la baiser, la petite...». Péchés d'omission, péché d'invention, de multiplication... la littérature est le lieu de tous les péchés. Amour, désir, sensualité. Trois fois mon père. Le désir, c'est quand tout reste à faire. La sensualité, c'est quand tout est en train d'arriver. L'amour, il faut que ça se trouve quelque part entre les deux ou alors dans ce qui survit aux premiers embarras, aux derniers ébats. Je suis toujours à l'aise avec le désir, et je fais de mon mieux pour ce qui est de la sensualité. Mais face à l'amour, je suis tout le contraire du chercheur scientifique qui voit une créature inconnue projetée par la lentille tout contre son globe oculaire. Ce chanceux peut décrire la chose à volonté, il ne lui reste qu'à lui donner un nom. En amour le nom est déjà donné, le mot est tout trouvé. Il s'agit seulement de retracer l'entité qui se cache dessous.

Fichtre ! Je me rends compte que je n'ai pas encore parlé de mon portrait d'artiste. Exercice ô combien narcissique, presque narcotique, on dirait. Portrait de l'artiste en jeune homme, en jeune chien, en jeune singe. En jeune Saint-Je ? En auto, peut-être. Tout a été fait. L'important, c'est de ne jamais se reconnaître tout à fait, c'est de rester résolument méconnaissable et donc si possible haïssable, tout le temps. Portrait de l'écrivain en jeune autre. **Lq**



LA COURONNE D'OUBLI

LE NOUVEAU ROMAN DE GABRIELLE POULIN



Une faiblesse au coeur comme un coup de grâce. Émergeant sans mémoire du choc cardiaque, muette, le miroir étroit de ses rôles sociaux à jamais fracassé, une femme reprend peu à peu possession d'elle-même.

Sa quête d'identité, elle la mènera contre l'acharnement même de ses enfants d'âge adulte qui, chacun à sa manière, tentent de replacer la statue de leur sainte mère dans sa niche familière.

Malgré le retour lent et douloureux de ses souvenirs sous l'effet conjugué des aveux et confidences de ses enfants et de l'évocation du nom brûlant de cet amour en allé, cette femme ne reprendra pas le collier de son devoir, mais ceindra sa tête d'une couronne d'oubli pour s'engager, seule et souveraine, à la suite de cette autre elle-même, découverte et surtout retrouvée à la faveur d'une défaillance de son coeur.

Native de la Beauce, Gabrielle Poulin recevait le Prix Champlain en 1979 pour son premier roman *Cogne la caboche*, publié aux éditions Alain Stanké. *La Couronne d'oubli* est son quatrième roman.



Madame Gabrielle Poulin

PRISE DE PAROLE

C.P. 550 Sudbury, Ontario P3E 4R2 (705) 675-6491

ISBN 0-921573-17-0